

Le cactus Rose de Sido ou Les rapports mère-fille / Olympia Alberti. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — Vol. 10 (2004), pp. 217-238.

Notes au bas des pages.

I. Ecrivaines. II. mères et filles. III. Amour maternel. IV. Colette, 1873-1954 — Critique et interprétation.

PER L1037 / FL164183P

LE CACTUS ROSE DE SIDO, OU LES RAPPORTS MÈRE-FILLE

Olympia ALBERTI
Université de Nice - France

Je dédie cette conférence à Carmen Boustani, et aux mères qui ont tant à faire pour que soit reçue/recevable leur immense tendresse...

Rien de plus épineux que le rapport mère-fille, rien de plus aimant et partant, de plus douloureux. Il me vient une image, celle du cactus rose de Sido, au *fleurissement* rarescent - une fois tous les quatre ans, si ma mémoire est bonne - image de fleur épineuse et peu à peu dressée qui ouvre *La Naissance du Jour*.

Or ce livre prodigieux de Colette ne cesse de m'interroger par les énergies créatrices qu'il met en œuvre: une femme, de plus de cinquante ans, décide de faire la paix avec elle-même, d'accomplir enfin le deuil de sa mère - un *deuil éclatant du bonheur*, tel celui que propose la gloire, à en croire Madame de Staël - et de mettre en scène son retrait personnel de l'amour où la chair reçoit sa part gratifiante. Bref, entres autres générosités, ce livre d'auto-fiction va lui permettre de rendre un ultime hommage à la mère régnante que fut Sido.

C'est ce rapport-là d'une fille à sa mère que je voudrais ici analyser, celui de Colette-enfant à sa mère, de Colette écrivain à Sido, et celui de la femme amoureuse à sa femme de mère ayant tiré un trait sur tout ce qui n'était pas son *capitaine* de mari.

La liberté est insupportable: je veux dire la liberté de certaines face aux autres. Elle impose un désir - celui de l'indépendance, de l'énergie intérieure, et enfin un désir de beauté en accord intime avec soi. C'est

parce qu'elle n'a jamais cédé sur ses désirs que Colette a su devenir une femme libre. Elle a été «désirante» ai-je dit ailleurs, et elle a, malgré une vie hors normes à l'époque, réussi à garder un lien aimant à sa mère, un lien étrange, fait d'amour, d'agacement, de besoin de créer son propre espace, et d'y être soi. La mère restera une référence, inégalée, mais que Colette sera amenée à tenir à distance - dans la dernière quinzaine d'années de la vie de Sido comme dans le deuil que Colette fera de sa mère.

I - Une enfance de rêve: le jardin maternel

Le modèle initial est indépassable: «Mon imagination, mon orgueil enfantin situaient notre maison au centre d'une rose de jardins, de vents, de rayons, dont aucun secteur n'échappait tout à fait à l'influence de ma mère»¹. Le règne est instauré, pour que rien jamais ne vienne le perturber ou en déboulonner la reine. La mère donne visage à l'inaugural espace d'amour, «un jardin où, trente années durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix, l'un contre l'autre...»².

Colette devra apprendre à naître à elle-même, et face à un modèle aussi puissant, il lui faut trouver ses signes propres de lumière, ses propres «cactus roses», pour un épanouissement qui sortirait du «jardin» maternel. Enfant, «un panier à chaque bras», elle partait seule recueillir l'aube et ses murmures, découvrir *la naissance du jour* que sa mère lui offrait. Salutairement privée de superfluité, la petite fille apprend ce qu'est un jardin, une rêverie sans limites, un temps de réflexion, la beauté des bois le matin, le frémissement de la rosée sur une toile d'araignée, ce qui fait la vie vivante et vraie. Et il y a là, à portée de sa mémoire et de nos souvenirs, une inoubliable saveur de source qui gardera la vie de Colette dans le goût très vif des aurores et des commencements. Le jardin premier, édénique: *aimer, être aimée...* Le jardin ne fut-il pas aussi la première page de Colette intime? sa mère, lui donnant le monde, lui donne les premiers mots qui en épellent les richesses, elle lui donne, par le désir des

(1) *Sido*, p. 503.

(2) *Ibidem*, p. 500.

mots savoureux (qu'on se rappelle l'histoire du mot «presbytère») l'accès à sa propre intimité. Elle lui donne sa confiance, la confiance: «Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense»³, qui fonda la première estime d'elle-même, lui accorda d'être sujet de ses élans et libre de les exprimer.

Sido est une mère qui donne l'espace - *Sido ou les points cardinaux*, fait clairement écho à cette sensation d'enfance: «au cœur d'une rose de jardins, de vents, de rayons, dont aucun secteur n'échappait tout à fait à l'influence de ma mère» - mais l'occupe dans le cœur de la petite fille, qui surnommait son deuxième mari... Sidi. (Ce n'est pas anodin). Sido qui apprivoise les orages mais n'oublie pas de s'extasier sur les cristaux de neige. Sido, ou la présence au monde, à la vie comme exercice, Sido ou l'apprentissage: transformer chaque événement en leçon de bonheur. («Comment quelqu'un aurait-il échappé à l'influence de Sido? On ne lui échappait pas, on ne songeait pas à lui échapper»)⁴.

Si son roman le plus éclatant d'auto-fiction, *La Naissance du Jour*, est si rayonnant de plénitude, c'est bien que l'auteur s'imagine apaisée et projette une Colette sereine, faisant son deuil (treize années après la mort de Sido) d'une mère exceptionnelle, mais aussi de l'amour - la tentation de Vial ne pèse pas lourd, et pas très longtemps. Tout à la fois le deuil de la mère - premier amour - et le deuil de tout amour charnel, comme si les deux étaient liés, dans une profondeur insoupçonnée. Il est surprenant de constater que Colette les réunit dans un même roman de fausse fiction, de vraie analyse, et qu'elle place sur le même plan le renoncement à l'amour de la mère et le renoncement aux passions amoureuses. Cette double mise à distance relève d'une soif de protection plus que de réelle sagesse - puisque la sagesse lui fit épouser Maurice Goudek et vivre avec lui jusqu'à la fin de ses jours.

De la même manière qu'un amour qui ne serait que désir charnel n'excéderait qu'à peine une passagère ivresse physique, une nostalgie qui n'est que mélancolie du temps passé n'aurait pas occupé Colette très longtemps. S'il y a une vraie soif, c'est bien celle qu'exprime ici

(3) Ibidem, pp. 501-502.

(4) Colette, *Mes Vérités: Entretiens avec André Parinaud*, p. 123.

Colette, d'un monde - *mundus*, totalité d'une splendeur sans rupture - d'une éternité «immobile comme un pan de ciel / où se devinerait la main de Dieu»⁵.

Il y a aussi, dans *La Maison de Claudine*, ces aveux tendres, ces traces lumineuses et légères de la conscience de ce que je nommerais ici *les grâces fugitives*, qui traverse toute l'œuvre de Colette, cette présence d'autre chose qu'elle se contente - au sens plein du XVII^{ème} siècle: elle s'en satisfait, puisqu'elle en est gardée comme par une certitude intime - d'effleurer avec sa distinction habituelle: «S'il est un lieu où l'on attend après la vie, celle qui nous attendit tremble encore, à cause des deux vivants. (...) je sais que pour les deux qui restent elle erre et quête encore, invisible, tourmentée de n'être pas assez tutélaire: «Où sont, où sont les enfants?...»⁶.

Tutélaire, le mot est prononcé: Sido, déesse-mère, indépassable, Sido la Magnifique ou magnifiée par l'amour et sa transsubstantiation intérieure, tout ensemble détentrice du jardin et du bonheur d'y être reliée à elle, Sidonie règne dans l'âme de Colette; celle qui octroie la liberté d'y gambader dès l'aube, on l'a vu, celle qui en détient la clef à sa ceinture, celle qui montre la chenille souple et soyeuse, le papillon aux transparences turquoise et or, les libellules aux arabesques ivres de lumière, l'escargot rayé ou la rose alourdie de suc - «elle avait une manière étrange de relever les roses par le menton pour les regarder en plein visage»⁷, celle qui fait goûter la cerise ou la sève piquante et fraîche d'une herbe, c'est Sido.

La mère abondante et bonne, qui sauve partout la vie par compassion et sens de l'amour, que nous importe qu'elle soit mythifiée puisqu'elle est un personnage chaleureux et porteur de lien, inoubliable? C'est Sido qui apprend tout, à sentir, à voir, à toucher, à entendre, à goûter; et Colette, comblée, développera en elle le savoir véritable, *savoir vivre* qu'il faut pour arriver à pressentir, à percevoir, à deviner dans l'à peine effleuré, à entendre sous l'apparent silence, à savourer - comment oublier que *savoir*

(5) O. A., *Cœur rhapsodie, cœur absolu*, p. 87.

(6) *La Maison de Claudine*, pp. 970-971.

(7) *Sido*, PL III, p. 499.

a le même étymon que *savourer* (*sapere*)? Que serait un savoir sans saveur? il ne serait pas sage, *sapientia*, même source. Une connaissance sèchement théorique est sans saveur, parce que sans vie - que ce soit celle que l'on reçoit ou celle que l'on transmet -, elle fait ces êtres incomplets, ces *intellectuels*, qui ne fonctionnent qu'en référence à leur intellect, privés de vie, de sentiments et de sensations qui parlèrent du sensualisme collettien - on dirait le nom d'un pansement! - quand il ne s'agit que d'éveil, de vie pleine et non pas seulement d'existence. Comme est juste la pensée qui énonce que le poète n'est pas seulement l'inspiré mais celui qui inspire.

Le jardin de l'origine comme apprentissage de soi? Etre à soi, pour mieux se donner, n'est-ce pas là un de ces apprentissages essentiels? «Les gens qui m'ont vue trois fois s'y trompent. A me voir, coiffée en coup de vent, la jupe à ras de terre, le pied solide et le coup d'œil droit, ils se disent: «Voilà la petite bonne femme qu'il me faudrait! C'est allant, c'est vif, et si facile à vivre!...» Essayez donc! Si j'étais homme et que je me connusse à fond, je ne m'aimerais guère: insociable, emballée et révoltée à première vue, un flair qui se prétend infailible et ne fait pas de concessions, maniaque, fausse bohème, très propriote au fond, jalouse, sincère par paresse et menteuse par pudeur...»⁸. Il n'y a pas que de la caricature dans ce faux portrait d'elle-même, d'une sincère lucidité.

Se connaître, la seule espérance qui vaille, cela commence par l'éveil de la conscience aux grâces fugitives, par l'attrance-répulsion des premières sensations. C'est la pluie d'orage qui la surprend dans un grand bois, «on se blottit sous un chêne plus épais que les autres, et, sans rien dire, on écoute la pluie crépiter là-haut comme sur un toit, bien à l'abri...»⁹. Mais la connaissance qui procède de l'expérience sensuelle est profuse, ample, elle épèle et feuillette un à un tous les sens, les éveille, les comble ou les irrite, c'est le début de la fête: «Sous les sapins, on allume du feu, même en été, parce que c'est défendu: on y cuit n'importe quoi, une pomme, une poire, une pomme de terre volée dans un champ, du pain bis faite d'autre chose; ça sent la fumée amère et la résine, c'est abominable, c'est exquis»¹⁰.

(8) Ibidem, p. 882.

(9) *Claudine à l'école*, PL I, p. 9.

(10) Ibidem.

La force de Colette adulte est beaucoup dans cette mémoire-là, dans cette conscience supérieure de l'instant qu'il faut savourer et garder dans son espace de déploiement, elle se fait la gardienne des sensations qui finissent par lui donner le sentiment d'une vérité d'expériences, par ouvrir des pistes d'une connaissance de soi et d'une plus vaste reconnaissance du monde. Travail d'exigence: la sensation fut créée pour être éprouvée. Ne pas se diluer dans la jouissance, en retenir la leçon, en faire un chemin de plénitude - quand bien même c'est d'un abord qui nécessite un effort: du goût acide, «Groseilles vertes sous la langue, que j'écrasais d'une dent craintive, groseilles qu'on prévoit atroces et qui sont toujours pires!...»¹¹ ou de la volupté olfactive: «Ce matin d'octobre sentait le brouillard, la fumée de bois et la feuille pourrie, à m'enivrer»¹².

C'est le foisonnement des senteurs qui consolera Annie, l'amoureuse blessée, dans *La Retraite sentimentale*: «Qu'il s'en aille sans troubler ma chaude amertume solitaire, mon retrait de terre rousse odorant de buis, couronné de vigne vierge...»¹³.

Sans doute faut-il éprouver dans la sensation une consolante aptitude du vivant à humer, sentir, à se nourrir *en substance* et se gouverner à *l'instinct* - ce que Colette enfant avait pressenti - comme l'animal blessé qui est en nous, douloureux mais résistant dans l'épreuve. Vivant, comme si c'était un devoir pour le corps d'obéir à la vie, à la perfection régulatrice de la nature.

C'est que dans le lent travail réparateur des sens, l'être s'épèle, s'appelle, s'unit, se refonde, retrouve une force naturelle intrinsèque, où le sexe - qui sépare, étymologiquement, *secare*, couper - n'est pas, n'est plus le maître. Il doit obéir à l'amour, comme il devrait toujours le faire, comme à la reconnaissance d'une énergie plus haute, plus totale, plus inspirée. La sensation unifie et fait l'offrande des partages encore possibles avec l'autre, les autres, parce qu'elle renvoie à l'androgynat primordial, paradisiaque, où de l'être est, avant d'exister - d'être *existencié*. Ce que Colette enfant a pleinement vécu et ressenti.

(11) Ibidem, p. 911.

(12) Ibidem, p. 856.

(13) *La Retraite sentimentale*, p. 858.

C'est dans l'androgynat d'un jardin multiple et un que Colette s'éprouvera plus libre encore, moins emprisonnée dans une forme univoque de sexualité mais acceptant les voluptés immédiates, s'offrant de renaître avec elles et avec ce qu'elles lui enseignent. Parce que si l'existence ne devient pas apprendre à aimer, elle n'est plus que de la vie pour rien. Il y a dans cette gratitude fondatrice beaucoup plus que l'éveil à une sensualité (*sic*) simplificatrice. Il y a surtout une leçon d'harmonie, une bonté pour le corps et ses expériences, comme s'il s'agissait de le montrer moins sensuel qu'heureux, et gratifié. (A la fin de sa vie, elle écrira avec justesse, dans *Le Fanal bleu*, «j'attends le retour d'une partie de mes forces, plutôt celui de mon optimisme - c'est la même chose»¹⁴).

Mais sait-on de quel prix intime, réel, elle paie les barbelés dont elle entoure le *jardin* intérieur qu'il lui faut sauvegarder, coûte que coûte? «J'étais trop jeune pour discerner chez elle les formes sereines et pudiques du renoncement»¹⁵. Mettons que nous soyons trop *jeunes*, face à l'histoire personnelle de chacun, à la connaissance véritable... ou face à l'effort qu'exige certaine compréhension. Dans ses entretiens radiophoniques, au cri de Chéri qu'André Parinaud lui rappelle: «Je voudrais que les gens ne soient pas des salauds, ou bien ne pas m'en apercevoir» - citation inexacte d'ailleurs, à compléter¹⁶ - Colette rajoute: «Ne pas m'en apercevoir! Cela doit être le souhait le plus raisonnable qu'il ait fait, mais il était trop tard à ce moment-là. Le temps de l'inconscience était passé pour lui!»¹⁷: il est clair que Colette veut rester dans un lien d'enfance au monde - cela, c'est la encore une marque maternelle de cette plénitude, ce qui lui fait dire, plus loin: «je m'applique à ne pas perdre ce que j'ai possédé une fois».

Il lui faudra toute sa vie re-crée un éternel paradis à partir de ce qui le menace le plus, notre incapacité à faire durer nos joies les plus précieuses? A installer le plus difficile: le présent - la *Présence*? Et donc s'éloigner de la mère quand elle vieillit, quand la nostalgie serait trop violente, trop blessante.

(14) *Le Fanal bleu*, IV, p. 970.

(15) *Le Képi*, PL IV, p. 327.

(16) Colette, *La Fin de Chéri*, PL III, p. 210: ...je veux dire pas uniquement des salauds...
Ou bien je voudrais simplement ne pas m'en apercevoir.

(17) Colette, *Mes Vérités. Entretiens avec André Parinaud*, p. 123, Editions Ecriture, Paris, 1996.

Pour Colette, *être au monde* est tout: ce n'est pas loin du «da-sein»¹⁸ de Husserl, mais c'est aussi enrichi par son expérience de la relation à autrui, à commencer par le couple qu'elle consent à pérenniser tout en l'ouvrant sur d'autres liens, pluriels: chaque histoire amoureuse est féconde, et Colette vit toutes les diaprures de l'amour, du désir, de l'amitié, de la tendresse, de la complicité, de l'affection, parce qu'il s'agit d'être, et libre, disponible, et de ne rien refuser qui instruit, ici et maintenant. Mais à un certain point de douleur ou d'anxiété, de menace de perte d'une sérénité lentement acquise dans le jardin-refuge, elle hisse le pont-levis et s'enclôt dans «l'impugnabile innocence» que souligna Anna de Noailles.

II - La vie amoureuse hors normes

Sa vie amoureuse déconcerta sa mère, qui l'aimait par-dessus tout, et donc apprit à ouvrir encore sa compréhension - prendre avec soi - au sens le plus vaste. N'écrit-elle pas à Colette: «que ton futur mari aille demander ta main à Missy...». Etonnant. La mère n'approuve pas toujours la fille, loin de là, mais elle ne la juge jamais et l'entoure d'un amour indéfectible, généreux. Il y a cette réflexion, dans *La Retraite sentimentale*, «On ne sait pas assez ce qu'une femme risque à coucher d'abord avec un imbécile...», qui en dit long sur ce que Colette pensait de certaines relations dites amoureuses et qui ne sont que sexuelles. *La Naissance du Jour* lui permettra d'écrire, en forme de bilan apaisé, «*Je replie un grand cœur flottant, vidé de ses trois ou quatre prodiges. Qu'il a bien battu et combattu!*» qui est une forme de salutation à sa vie d'épouse, d'amante multiple, de femme qui allait vers l'amour comme «vers un jardin».

Sans oublier ce qui laisse des traces, depuis son mariage malheureux avec Willy: une fois quitté le jardin édénique, avoir vingt ans n'est plus une armure. «A qui attend, toute autre occupation est superflue. Vingt ans est un âge où l'on se passe de tout, sauf d'attendre ce qui viendra»¹⁹.

(18) Le «da-sein», l'être-là, rendre réelle la mise au présent de l'être, philosophie de Husserl, qui influença une bonne part des philosophes allemands de la première moitié du XX^{ème} siècle.

(19) *Trois...Six...Neuf...*, PL IV, p. 704.

Il y a une royauté de l'amour, qui fait l'être qui l'éprouve à un certain degré d'intensité, un être seul, dans son unicité, non pas solitaire au sens banal, mais qui a rejoint la complétude de l'unité - *monarque* et *moniale* n'ont pas sans raison la même origine -, l'île intérieure sans peur, lumineuse d'un paradis qui consent à aimer et la pomme et le serpent.

Là Colette rejoindra Sido... par le besoin de la séduire, Colette retisse son lien à la femme, jusqu'à l'autre amour, celui qu'elle a si bien analysé dans *Le Pur et l'Impur*, et qu'il lui arrivera de connaître dans une vie amoureuse d'une grande richesse.

Tel Proust, Colette regarde, observe, traverse, retient ce qui lui semble juste, vrai. Sa conception très haute de l'amour, l'expérience généreuse et libre qu'elle en eut, lui font dire de la jalousie ce qu'en disent tous les maîtres spirituels: qu'elle est un poison de l'âme. «Je crois que vous pouvez ranger la jalousie dans le rayon qui vous plaira le mieux. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est un des poisons mentaux les plus puissants qu'on ait pu donner à l'espèce humaine»²⁰. Vais-je dire: à l'époque...? Non, aujourd'hui encore, ces propos semblent iconoclastes à ceux qui prônent la jalousie comme 'preuve de l'amour' - *horribile dictu*.

Et à la question d'André Parinaud, («Peut-il selon vous, y avoir place, dans un cœur, pour plusieurs amours?»), elle répond, d'évidence: «Je ne les rapproche pas les uns des autres. Je ne leur trouve pas de similitude»²¹. C'est montrer d'emblée que chaque être est unique, comme le sentiment qu'il suscite ou inspire. Et aussi que le jardin, clos et pourtant ouvert à tous les ciels, de sérénité ou d'orage, lui a appris qu'il y a de la place pour différentes plantes, fleurs, arbres, et que la vie amoureuse a sa diversité dans la proximité, la richesse et la liberté, comme Sido avait de l'amour, différent, pour chacun de ses enfants.

Devenir amoureuse ne fut que se rapatrier dans l'amour premier, au sein du jardin d'enfance, si proche de l'âme à peine renée, du jardin de la mère, du jardin de vivre libre et ouverte au désir de *connaître* - et certains ont feint de s'étonner que Colette ait pu aimer *aussi* des femmes. Mais outre que toute femme aime d'abord le corps d'une femme, sa mère, et

(20) Ibidem, p. 165.

(21) Ibidem, p. 159.

qu'une évidente homosensualité nous est naturelle, la bisexualité lui était une forme de jeunesse irréfragable, de génie pur - demeurer dans l'éblouissement de la beauté, partout vivante et rayonnante.

Adhésion de l'âme, dit-elle, comme du corps, *imprégnation* qui ne s'est jamais retirée de son être total. «...une nuit moite et bruissante, une nuit accablée de jasmins et d'étoiles m'eût complétée, prolongée, moi qui, ce soir, déborde d'un tel bonheur égoïste, moi qui me sens brusquement fleurir et embaumer comme un gardénia qui se trompe de saison...»²² (Claudine vient de lire une lettre de Renaud). Le jardin imaginaire et fêté d'épanouissement, de langoureuse plénitude, devient le prolongement naturel de la femme amoureuse.

Naître et renaître à chaque nouvelle expérience d'amour lui était une nécessité vitale, comme l'exprime l'aveu de magnifique sincérité, dans *Trois... Six... Neuf...*, quand Colette décrit l'abri de rochers, en Bretagne, où se replient les animaux de mer: «Quelle que fût la bête, son alcôve la couvait étroitement, limitait, d'une lèvre protectrice, l'ombre et la lumière, et je faisais un de ces vœux qu'on n'avoue à personne: «Que je vive dans un pareil gîte! Que j'en puisse sortir comme s'il m'enfantait! Que j'y rentre comme si je retournais à un temps d'avant ma naissance!...»²³. Aveu d'un souvenir de sa jeune maturité, du temps de Missy, où elle a pu désirer un instant le repli, la régression dans l'espace maternel, gîte d'amour absolu, ou simplement expression d'un besoin de faire corps, et corps charnellement amoureux, avec le gîte protecteur initial?

Où fait-elle le deuil de la mère? Dans un jardin vivant - celui de Saint-Tropez, qui lui rend et sa mère et le jardin de Saint-Sauveur...

Et pour les lectures moins intuitives, précisons que le passage se continue en deux anaphores: «c'est la mer qui fournit..., c'est la mer qui m'a appelée ici». La mer, en relais d'amour...

Deux nouvelles itérations reprennent le cantique du jardin: «Je courrai au plus urgent, c'est-à-dire au jardin, puis à la chambre - si j'ose écrire - la chambre à coucher dehors»²⁴. On ne saurait mieux exprimer combien

(22) *La Retraite sentimentale*, p. 902.

(23) *Trois... Six... Neuf...*, PL IV, p. 715.

(24) *Ibidem*.

aimer et s'enlacer au sommeil se conjuguent aux senteurs de sel de mer, de nuit criblée d'étoiles et d'odeurs de terre gratifiée d'arrosage. Il y a dans cette douce explosion de gratitude sensuelle un lien à la dimension cosmique - étymologiquement, à la beauté nourricière. Ce savoir-vivre, au sens plénier, se reconnaît, et s'exprime en salutation d'une conscience lucide: «Combien sont-ils, parmi les amants de la nature, à l'aimer assez pour passer la nuit sur son sein, par amour, uniquement par amour?...»²⁵. Quand je vous disais que ce jardin s'offre, sensuellement, au féminin d'être... et d'aimer.

Dans le bonheur de l'étreinte, Colette dit qu'elle y mène «une vie de luxe effréné: pieds nus, un maillot de laine décolorée, une vieille veste, beaucoup d'ail et le bain à toute heure», et la souveraineté de la jubilation qui en jaillit, se délivre à la fin de ce que Colette nomma «Première *Treille muscate*», et nous rappelle étonnamment la fin incomparable et 'sans limites' de *La Naissance du Jour* - «Mais que je l'assiste seulement et le voici halliers, embruns, météores, livre sans bornes ouvert, grappe, navire, oasis...»²⁶--, cette reconnaissance en forme de départ imaginaire d'un voyage intérieur qui fait de l'aube le commencement de l'amour, *l'appareillage* absolu: «Et quel songe heureux valut l'heure d'insomnie qui me donnait en partage, à moi seule, avant le lever du jour, la Méditerranée endormie, décolorée, d'un blanc précurseur d'outremer - le ciel qui la baisait et la pressait, vif déjà et plus éveillé qu'elle -, le ciel, et son sceau d'un rouge triste brisé lentement au bord du monde, et lentement déclos au moment où je retombais, comblée, dans une illusion que ma veille exigeait multicolore, comparable au vent du navire, à l'essor et à l'appareillage...» On ne saurait mieux dire l'amour multiple et un, celui-là même qu'elle hérita de Sido.

III- *La Naissance du Jour*, pour une fin de vie heureuse

Le livre de la maturité amoureuse s'ouvre, tel un opéra, sur une belle lettre de Sido (à l'écriture retravaillée, certes), et se terminera par une méditation sur le souvenir de la dernière lettre de Sido. On ne saurait mieux

(25) Ibidem, p. 688.

(26) *La Naissance du Jour*, PL III, p. 371.

dire combien l'amour chez Colette procède du fécond, de l'émerveillant jardin maternel, et de ce qui peut s'en écrire entre les deux femmes.

Un matin, à l'aube même de ce livre vécu comme un exercice de densité spirituelle, Colette interroge sa vie, à ce moment-là, dans ce jardin-là, bordé d'aube et de mer, de silence et de «sérénité». Et elle voit se succéder les lieux qu'elle habita, en une métaphore légère et douce, poreuse à d'autres incidentes mémorielles: «...je reconnais le chemin du retour.

(...) Un château éphémère, fondu dans l'éloignement, rend sa place à la maisonnette. Des domaines étalés sur la France se sont peu à peu rétractés, sous un souhait que je n'osais autrefois formuler»²⁷. Et s'évoque, non loin du «fantôme maternel», le *second couvert*. Discrète allusion à l'amour, sur lequel une bonne part du livre va construire ses chapitres et ses méditations profondes.

Sérénité, murmurait-elle? C'est que «Les jours où l'assiette, le verre, la lyre manquent en face de moi, je suis simplement seule, et non délaissée»²⁸. La femme, en Colette, va se livrer et se délivrer dans ces pages-là comme jamais elle ne s'autorisa à le faire: il y a si peu de fiction, dans ce roman vrai, qu'on est abasourdie de sa franche liberté. Ou de sa liberté d'affranchie - de la même *texture* qu'elle fut condamnée à la conquête. Arrive la formule qui fut tant de fois citée, et si mal: «Une femme se réclame d'autant de pays natals qu'elle a eu d'amours heureux». Si mal, parce qu'on écarte étrangement la phrase qui suit, qui complète cette idée supérieure si généreuse: «Elle naît aussi sous chaque ciel où elle guérit la douleur d'aimer»²⁹. Guérir de ce qui fait mal, mais garder l'amour intact, en soi, vivant. Voilà quelle noble sagesse nous offre Colette, à la cinquantaine, dans sa maison méditerranéenne tant chérie, qu'il faut sauver l'amour, et non telle histoire d'amour. Voilà ce qu'elle arrive à garder de son lien à la mère: qu'il faut garder vivant le verbe aimer. C'est un peu autre chose que de renoncer à aimer, étrange lâcheté de ceux qui préfèrent mourir à la vie pour ne pas souffrir.

(27) *La Naissance du Jour*, PL III, p. 280.

(28) *Ibidem*.

(29) *Ibidem*, p. 282.

Dans son dialogue amoureux avec la Provence - la profonde et vraie, cela va sans dire - Colette écarte ceux qui la défigurent, la trahissent et finissent par la *délaisser* - le verbe d'amour revient, que *La Naissance du Jour* plaçait à côté de *seule*... Et elle ajoute, humble autant que passionnée: «Garde tes amants buveurs d'eau à la cruche, buveurs du vin sec qui mûrit dans le sable; garde ceux qui versent l'huile religieusement, et qui détournent la tête en passant devant les viandes mortes; garde ceux qui se lèvent matin et se bercent le soir, déjà couchés, au petit halètement des bateaux de fête, sur le golfe - garde-moi...»³⁰. Belle prière de femme et d'amante.

Quand Colette regarde sa maison, la dénude ou la pare, amoureuse du lieu comme de celles et de ceux qu'elle y accueillera - l'amour est la mesure de tout, même en amitié - elle cherche déjà, toujours, le point d'éternité où tout est *gardé*, où tout rejoint la lumière intérieure, où beauté et vérité sont justement synonymes. C'est sa seule certitude.

Dans *Avatars*, elle écrit: «Oui, il va falloir qu'encore une fois je vous montre ce que je sais faire. J'y suis joyeusement décidée». Tout est dit: telle l'enfant qu'elle a su rester à force de ténacité, de sens du bonheur et de cette chance superbe, qui est sans doute de ne jamais céder sur son désir vrai, Colette ne cesse de montrer à sa mère (le public) ce qu'elle sait faire, et elle entend déjà les encouragements, les félicitations, les mots d'amour.

Elle va donc employer ses «doigts d'écrivain» pour mettre en lumière la rayonnante beauté des femmes, elle va s'adonner à une sorte de «maternité bienveillante», écrit-elle. Et comment parle-t-elle «de ce grand paysage, la face humaine»? En mère, à son tour. «Qu'elles sont *touchantes*, et qu'elles me rendent *fière*, celles que je soigne et ragrée, quand elles me quittent *impatientes* d'affronter la lumière de la rue ou les durs feux nocturnes... Du seuil de mon officine *je les regarde*, je me retiens de leur crier: 'Allez plaire, allez aimer, allez nuire - *allez jouer!*'» Là, elle devient tout à fait mère, et peut dire: allez jouer...'

(30) Ibidem, p. 283.

Le Pur et l'Impur

Au cœur du livre, un instant-joyau, les dames de Llangollen.

De quelle nostalgie Colette s'y délivre-t-elle? De son histoire d'amour avec Missy, qui a fini dans la douleur? De son lien lumineux à Sido? «Deux femmes absorbées l'une en l'autre ne craignent, n'imaginent pas plus la séparation qu'elles ne la supportent»³¹. *La séparation...* On sait combien Colette dut lutter contre elle-même, aussi, dans un difficile premier temps, pour rejoindre sa libération et se défaire du jardin d'amour maternel. «Une femme s'émerveille, s'attendrit de ressembler à une femme aimée, et s'apitoie... (...) A vivre ensemble amoureusement, deux femmes peuvent découvrir enfin que l'origine de leur réciproque penchant n'est pas sensuelle - n'est jamais sensuelle...»³².

S'il est vain d'entrer là dans le débat qu'ouvre Colette - rien n'est plus intime, subjectif et destinal que l'amour - on reconnaît dans sa réflexion son cheminement, son histoire, et je le répète, sans doute une indéfectible nostalgie, parce que «Peut-être cet amour, qu'on dit outrageant pour l'amour, échappe-t-il aux saisons, aux déclinis de l'amour, sous la condition qu'on le gouverne avec une sévérité invisible, qu'on le nourrisse de peu (...)»³³. Ainsi firent les *Ladies of Llangollen* durant cinquante-trois années. Elles gardèrent leur amour dans «un vœu de clôture» où rien, hormis leur réciproque tendresse, leur unique passion, ne devait régner. Si Colette cite des extraits du Journal de l'aînée, Eleanor Butler, c'est moins pour étoffer une analyse et une gravité de pensée qui n'en ont nul besoin que pour partager avec les lecteurs cet émerveillement «ému» devant un sentiment exceptionnel, qui la fait rêver de «leur univers béni et borné». On appréciera le choix des participes passés, l'insistante allitération qui tient de l'éclosion et du baiser.

Dans le Journal d'Eleanor Butler, des mots font écho, des signes font appel, et sollicitent les tendresses de sa mémoire d'amour: quand Eleanor murmure «ma Meilleure-Moitié», Ma bien-Aimée, Colette entend Sido

(31) *Le Pur et l'Impur*, PL III, p. 616.

(32) *Ibidem*.

(33) *Ibidem*, p. 618.

l'appeler *Mon Joyau tout en or, Beauté, Chef d'œuvre...* Quand elle lit que la préoccupation des *Ladies of Llangollen* sont les œillets roses, *les baies de houx*, des plants de géranium de l'île Bourbon, ou bien que «mon doux amour» cherche *des plantes de fraisiers pour le jardin*, ou qu'elles se sont penchées sur leur «vache, Margaret», comment ne pas deviner que Colette y entend toute la vie du jardin (et au jardin) que sa mère lui enseigna.

Et sans doute, par glissement subreptice, s'éclaire en elle l'amour premier en amour infini, l'amour de la mère, si présent, transmué en amour au féminin, celui qu'elle a connu, parfois accompli, peut-être jamais entièrement réussi - Sido, irremplaçable? Il y a de la nostalgie dans la douceur que Colette souligne, et il y a le respect qu'impose tout amour-maître, irrévocable. Et après les avoir citées: «*Assises près du feu, nous parlons de notre pauvreté*», elle ajoute: «Elles en ont parlé, j'en jurerais, comme d'un bien de plus, exclusif et capté entre les barrières de leur enclos: notre pauvreté, nos groseilles, notre chère vache Margaret...»³⁴, et l'on entend les possessifs que Colette reprend avec une sorte de vénération: *la chambre... notre lit...* L'amour fait de chaque chose quotidienne un espace du sacré.

Le silence de Sarah Ponsoby titille Colette, qui voudrait en savoir plus sur la cadette, «la brodeuse muette», l'ardente silencieuse, mais la grâce d'aimer et d'être aimée a son mystère. Et il fallait sans doute une autre grâce, celle de Colette, pour imaginer cette pensée magnifique, de l'une à l'autre: «Quoi, déjà vingt ans... déjà quarante ans que nous sommes ensemble? Mais cela est terrible... Nous ne nous sommes encore rien dit de ce que nous voulions nous dire...»³⁵. C'est qu'un tel amour, on le pressent, ne se mesure qu'à l'éternité.

Partir? *Décliner* - c'est revenir à la mère: faire le deuil de l'amour maternel, et étrangement, en parallèle, faire le deuil d'aimer, tout simplement. Rappelons-nous: *La Naissance du Jour* commence par une lettre de Sido à sa fille.

(34) Ibidem, p. 622.

(35) Ibidem, p. 626.

Lettre d'excuse pour ne pas accepter une invitation, et se garder présente au tardif et rarescent fleurissement d'un cactus rose... Nous ne convoquerons pas tous les symboles attachés à cette floraison, à la rareté de l'événement pour une femme d'âge, au motif 'épineux', à la couleur, etc. Nous intéresse bien davantage le travail de Colette écrivain et fille du personnage qui ouvre le livre, travail créateur qui choisit, dans un roman fictivement autobiographique (nombre d'éléments sont à peine transposés de sa vie aux pages) de faire s'approfondir la réflexion et la méditation sur la vie, l'amour, la mort à partir de lettres ou d'extraits de lettres de Sido, mère réelle et personnage.

Les extraits épistolaires se situent à l'ouverture du chapitre I, à l'ouverture et à la fin du chapitre IV, à l'ouverture du chapitre VI, au cours du chapitre VII (deux extraits, un bref puis un plus important), enfin la belle ouverture du chapitre IX, tout le cœur de la page 363, la plus grande partie des pages 368-369, et un extrait à l'avant dernière page, où le Verbe revient au végétal, à la nature, au dernier jardin.

C'est que par delà la mort, nous sommes dans un dialogue fondateur entre une fille et sa mère, essentiel à Colette, dialogue à peine enrobé par les scènes de «l'histoire»: la maison, Saint-Tropez, le port, la buvette, les visites d'amis et de personnages. Curieusement, le *regard* du roman semble tout travaillé par la focalisation interne, comme si d'évidence, les lettres de Sido ne sortaient pas Colette d'elle-même, de son histoire d'amour et d'enfance avec sa mère. La petite réflexion que Colette a placée en exergue, tirée du roman lui-même, n'appuie-t-elle pas notre propos? «Imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait? Patience: c'est seulement mon modèle»³⁶.

Il y a donc bien désir d'autobiographie (*mon portrait*) mais aussi de travail artistique et surtout créateur (*je fais...*, *portrait*, *modèle*, allusion à la peinture - qui colore tout le roman, avec la présence des amis peintres qui traversent l'été non loin d'elle, Segonzac, etc - *patience*). Le jardin tropézien ne fait que se superposer au jardin de Saint-Sauveur,

(36) Première épigraphe, inspirée par Marcel Proust: «*Ce je qui est moi, et qui n'est peut-être pas moi...*», pour la *Revue de Paris*, remplacée par les dernières lignes du chapitre IV, à peine modifiées. Voir les notes, p. 1378, PL III.

et permettre de s'en libérer; il aimera le futur *jardin* du Palais-Royal, à la fois ouvert et pour cela plus intérieur à Colette, sorte de cadre offert tel une page, image de jardin assagi.

Pour ancrer Sido dans ses jours (l'encre...?), dans un temps où elle n'est apparemment plus, Colette choisit non seulement l'évocation au présent de leurs dialogues, des réparties, qui nous donnent un portrait impressionniste du tempérament, de la vivacité de Sido, mais mieux encore, elle inclut des lettres de sa mère dans son espace romanesque.

Le deuil fut douloureux, on le sait, Colette n'assista pas à l'enterrement, elle resta de longues années loin de la Bourgogne, comme s'il lui fallait d'abord faire la paix avec elle-même, décider ensuite quel serait le moment de l'évocation sereine, de la célébration, du détachement réel, comme le fruit mûr quitte l'arbre. Dans une lettre à sa grande amie, Marguerite Moreno, Colette évoque ce qui lui arriva au printemps 1923:

«Figure-toi que j'arrive ici, je déjeune seule, - j'ouvre un tiroir de mon petit bureau pour prendre de l'argent, une lettre tombe, une seule: c'était une lettre de ma mère, une des dernières, écrite au crayon, avec des mots inachevés, et remplie déjà de son départ... Que c'est curieux, on résiste victorieusement aux larmes, on se «tient» très bien, aux minutes les plus dures. Et puis quelqu'un vous fait un petit signe amical derrière une vitre, - on découvre, fleurie, une fleur encore fermée la veille, - une lettre tombe d'un tiroir, - et tout tombe»³⁷.

Cette émotion, de loin revenue, ouvre le cœur de Colette: qui n'a pas connu cet instant de saisissement devant une lettre surgie, bien après la mort de qui l'écrivit? D'emblée ouvertes, offertes à notre lecture, les lettres de Sido à sa fille semblent mues par une fraîcheur, une inaltérable jeunesse - ce qui serait l'incarnat de l'âme, qui les rendent plus vraies que réelles, et font bien de Sido à la fois la mère (son lien à sa fille est exprimé), un personnage capital (sa place directe et indirecte, en contrepoint, dans le roman) et toujours un mythe (ce qui échappe à notre regard, sa Présence surabondante, en modèle, en référence incontestée).

Il est évident que rendre sa place tutélaire à Sido passait par le don du Verbe, et entre la mère et la fille, la reconnaissance d'une grâce, peut-être l'écriture *héritée*, avec la langue maternelle.

(37) Lettre à Marguerite Moreno, 10 avril 1923, citée par M.Mercier, PL III, p. 1387.

On peut imaginer que Colette, souhaitant faire revivre sa mère, une quinzaine d'années après la mort de Sido, éprouve le besoin de la mettre-en-scène / en vie, et de faire refleurir entre elles le charme (au sens étymologique de poème), indépassable, de mode de communication entre Châtillon et les multiples lieux de résidence de l'écrivain. (Un jour, d'autres lettres s'instaureront, entre Colette et sa propre fille, à son tour espérée et attendue).

Elle lui donne la parole, elle lui *donne l'écriture*, et elle s'offre le luxe d'ajouter: «D'elle, de moi, qui donc est le meilleur écrivain? N'éclate-t-il pas que c'est elle?»³⁸ (Il suffit de faire quelques recherches pour découvrir que Colette a remanié certaines lettres... et si le portrait qu'elle fait de sa mère paraît un peu retouché, c'est qu'on oublie qu'elle modifie, sans en altérer la nature, les lettres de Sido / personnage et non de sa mère... - expression d'une belle gratitude filiale: n'est-ce pas la grâce d'un profond amour, que de vouloir faire de celle qui l'éprouve l'héritière d'un talent d'écriture maternel, et non auteur de génie *ex nihilo*? N'est-ce pas aussi, et là, c'est aller beaucoup plus profond dans la beauté de l'âme humaine, le besoin de réunir les sources et de rejoindre l'Unité, à l'estuaire)?

Oui, rien n'est moins spontané pourtant, comme nous l'avons effleuré, que ces textes épistolaires, revus, remaniés par Colette. Il y a sans doute une forme d'impatience, chez l'écrivain, autour de ce lien rompu par la mort - qui fut précédée d'une perceptible diminution de la si vivante énergie maternelle: quinze années après, en écrire, parler de la sagesse, de la mise à distance d'une relation amoureuse (Vial) en prenant sa mère pour miroir, en épanouissant, a contrario, sa relation à Maurice Goudeké, ce n'est pas une expérience superficielle. Colette y engagea la totalité de son être créateur.

C'est aussi toucher à ses culpabilités - la fille ne venait plus très souvent voir la mère, et surtout, par sa vie libre et amoureuse, Colette n'est pas si proche de son *modèle* - et tenter de les apaiser. Il s'agit, par l'acte créateur qui est une capacité fondatrice de sa vie, de faire le deuil d'une relation d'exception, et sans doute aussi d'une certaine idée de soi-même, car

(38) Ibidem, p. 370.

comme le dit Michel Mercier, «aussi faut-il que toute culpabilité de la fille face à la mère soit effacée, une fille aidée par une mère à la fois réelle et imaginaire, ayant repris vie en sa fille sous la forme d'une de ces «grandes figures solennelles» que nous portons, selon Proust, en nous»³⁹.

La lettre, qu'est-elle sinon la trace laissée par un esprit, une main - la graphie particulière d'un être aimé - la Présence absolue?

Or, c'est cette présence absolue qui va irriguer les dernières pages de *La Naissance du Jour* - et du même coup, le titre prend une toute autre résonance, jusqu'à ce point de solitude où Colette n'invite personne.

A la fin de ce roman inclassable, n'écrit-elle pas: «A toi de me rappeler au silence. Parle, près de mourir, parle au nom de ton protocole inflexible, au nom de la vertu unique que tu nommais «le véritable comme-il-faut».

Là nous est donnée, à travers la beauté riieuse de cette lettre de Sido, une magnifique leçon de savoir vivre, que Colette nomme «leçon de maintien». Réelle vertu:

«Eh bien non, je t'ai trompée, pour avoir la paix. La vieille Joséphine ne couche pas à la petite maison. J'y dors seule. Epargnez-moi, tous! Ne venez pas me raconter, toi et ton frère, des histoires de cambrioleurs et de mauvais passants. En fait de visites nocturnes, il n'y en a plus qu'une qui doit passer mon seuil, vous le savez bien. Donnez-moi un chien, si vous voulez. Oui, un chien cela va encore. Mais ne m'imposez pas la nuit d'être enfermée avec quelqu'un (...) non, plus de compagnie nocturne, de respiration étrangère, plus cette humiliation du réveil simultané! Je choisis de mourir, c'est plus convenable.

Combien ai-je devant moi de parties d'échecs? Car je joue encore, de loin en loin, avec mon petit marchand de laine. Il n'y a rien de changé, sauf que c'est moi maintenant qui joue moins bien que lui, et qui perds. Quand je serai devenue trop impotente et disgracieuse, je renoncerai à cela comme je renonce au reste, par décence»⁴⁰.

Ainsi est-ce par l'écriture où elle fait parler sa mère que Colette se donne, à elle-même, des leçons de tenue éthique. C'est qu'il lui faut du courage: renoncer à l'amour, pour le personnage qui repousse Vial avec affection, c'est renoncer à la vie. Il lui faut l'exemple maternel, cette

(39) M. Mercier, notice de *La Naissance du Jour*, PL III, p. 1387.

(40) *La Naissance du Jour*, PL III, pp. 368-369.

distinction de l'âme, ce «je renoncerai à cela comme je renonce au reste, par décence» pour se projeter dans ce futur où elle décidera de s'éloigner de l'amour. (On sait qu'alors, le moment n'était pas venu pour elle. Mais elle s'y appliquait).

Et Colette ne s'y trompe pas, qui fait immédiatement le rapprochement entre l'amour et le *cactus rose* guetté par Sido, avec une phrase plus sensuelle, plus explicite: «il faut que je puisse te donner, à l'exemple de ma mère, ton nom de 'Cactus rose', ou de je ne sais quelle autre fleur en forme de flamme, à éclosion pénible, ton nom futur de créature exorcisée»⁴¹.

De ces signes d'ailleurs jaillit un murmure «mon amour», et Colette émue avoue son «scrupule» à s'octroyer «un mot si brûlant». Et puis, la lettre n'est plus seulement une lettre, elle est soudain autre chose de vivant, de plein, de débordant, elle est un jardin de mots, «parmi des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales, parmi les messages d'une main qui tentait de me transmettre un alphabet nouveau, ou le croquis d'un site entrevu à l'aurore sous des rais qui n'atteindraient jamais le morne zénith. De sorte que cette lettre, au lieu de la contempler comme un confus délire, j'y lis un de ces paysages hantés où par jeu l'on cacha un visage dans les feuilles, un bras entre deux branches, un torse sous des nœuds de rochers...»⁴².

Comme est beau le commentaire qui évoque *l'amour*, rayonnant au cœur d'un jardin, avec ses plantes, son *hirondelle*, la *transmission de l'alphabet* d'une autre écriture, et un *paysage* subtil d'où émerge un *visage*, un corps. La vie. Et que disent les mots qui précèdent ce don? *Attendre, apprendre, enseigner, apprendre de toi, tentait de me transmettre*. N'entend-on pas Colette demander à sa mère de lui donner de la vie, encore, jusqu'au bout, de lui délivrer ce secret, si bien caché au cœur de son cœur, la source, au cœur du jardin des mots, notre seul paradis: l'amour? Et que fait-elle, je l'ai déjà souligné, méditant sur les métamorphoses intimes de l'amour, que fait-elle à l'aurore, en chantant encore une fois le don que sa mère sut lui faire de l'aube, sinon lui rendre grâces à elle, figure maternelle somptueuse, et à l'amour qui toujours illumina sa vie et ses vies, amour-maître qu'il faudra

(41) Ibidem, p. 369.

(42) Ibidem, p. 371.

savoir transformer, pour qu'il devienne aussi «halliers, embruns, météores, livre sans bornes ouvert, grappe, navire, oasis...», c'est-à-dire le livre où en même temps, Présence, elle se désaltère et nous comble, où l'amour s'écrit au-delà de toutes limites, généreux, dans ce qui donne comme dans ce qui sait recevoir la clarté, le sens de tous les instants de vivre. Ecrire, pour Colette, ne fut jamais inférieur à ce *sens*-là.

Partir sans quitter, telle est peut-être la grâce suprême chez qui sait aimer. Cette courbe à laquelle je tiens plus qu'à toute autre vérité, dans la métaphore de recherche absolue qui est la mienne, cette courbe de lanceuse de disque, elle me revient, de si loin, peut-être de toujours, de là où les choses sont sues de nous par-delà notre conscience de les savoir: inspiration, création, don, et Colette s'y inscrit, et y chante sa partition exacte. «Pourtant, un corps âgé, le mien, s'agrippe à son hiver, à son mal familier, serre sur lui ses plaids, (...), profite de l'épuisement prévu pour refermer sur soi, oublier le printemps. On ne referme pas le printemps»⁴³.

(43) *Le Fanal bleu*, PL IV, p. 980.